

# L'ABIME

Titre du drame de CH. DICKENS et WILKIE COLLINS

## CHAPITRE I

### SON NOM

Dix heures du soir sonnaient à la grande horloge de l'église Saint Paul. En même temps, toutes les églises de Londres ouvraient leur gosier de bronze et envoyaient dans l'air une résonnance longue et plaintive :

Quelle est cette cloche plus sourde et plus triste que toutes les autres, plus proche aussi de notre oreille, dont les vibrations persistent seules après que tout autre son s'est éteint dans l'air ?

C'est la cloche de *L'hospice des enfants trouvés*. L'hospice des enfants trouvés ! Jadis les enfants y étaient reçus sans enquête. Un tour pratiqué dans la muraille s'ouvrait et se refermait discrètement. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. On prend des informations sur les pauvres petits hôtes, on les reçoit par faveur des mains de leurs mères. Ces malheureuses mères doivent renoncer à les revoir, à les réclamer même, et cela pour jamais !

Ce soir, la lune est dans son plein, la nuit est assez douce. Une dame voilée se promène de long en large sur la chaussée. Elle marche évitant la place des fiacres ; on la voit s'arrêter de temps en temps dans l'ombre de la partie occidentale de ce grand mur quadrangulaire, le visage tourné vers une petite porte dérobée.

Mais, la porte dérobée vient de s'ouvrir, et une jeune femme est sortie de l'Hospice.

La dame voilée se tint d'abord à l'écart, observant de tous ses yeux. Ayant vu la porte se refermer, elle se mit à suivre la jeune femme.

Elles traversèrent ainsi deux rues en silence. La dame voilée, enfin, étendit la main vers celle qu'elle suivait et la toucha. La jeune femme s'arrêta tout effrayée et se retourna.

—Vous m'avez déjà touchée hier soir, —s'écria-t-elle, —et, lorsque j'ai tourné la tête, vous avez refusé de me parler. Pourquoi me suivez-vous comme un fantôme ?

—Je n'ai pas refusé de vous parler, —murmura la dame. —J'ai bien essayé de le faire ; mais alors je n'ai pu...

—Que voulez-vous de moi ?... Je ne vous ai jamais fait de mal ?

—Jamais.

—Je ne crois pas vous connaître ?

—Vous ne me connaissez pas.

—Que puis-je donc, pour vous être utile ?

—Il y a deux guinées dans ce papier. Acceptez mon pauvre petit présent, et je vous le dirai.

La jeune femme, qui avait bien le plus honnête visage du monde, rougit vivement.

—Je suis Sally, —dit-elle. —Dans ce grand établissement, auquel j'appartiens, il n'y a pas une grande personne ni un enfant qui n'ait toujours une bonne parole pour Sally. On n'aurait pas pris une si bonne opinion de moi, si l'on me croyait capable de me vendre.

—Hélas ! —fit la dame, —je ne songe pas à vous acheter. Je voulais seulement vous offrir une légère récompense.

—S'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous obliger, —dit Sally, —vous vous trompez en pensant que je le ferai pour de l'argent. Que désirez-vous ?

—Vous êtes l'une des gardiennes ou des employées de l'Hospice. Je vous en ai vu sortir hier et ce soir.

—Je suis Sally, madame ; je suis Sally.

—Votre visage annonce la patience et la douceur, je suis sûre que les enfants s'attachent tout de suite à vous.

—Pauvres chéris !... c'est vrai, madame.

La dame releva son voile. Elle n'était guère moins jeune que Sally. Certes sa figure avait quelque chose de plus aristocratique ; mais aussi comme elle était pâle et fatiguée !

—Je suis la malheureuse mère d'un enfant confié à vos soins, —balbutia-t-elle, —et je veux vous adresser une prière !...

Sally alors, touchée de la confiance que la pauvre femme lui avait montrée en écartant son voile, Sally, dont les actions étaient toujours simples et pleines de bonté, replaça le voile sur ce visage pâle et se mit à pleurer.

—Vous écouterez ma prière, —lui dit la dame. —Vous ne serez point insensible aux angoisses d'une infortunée qui vous supplie ?...

—Oh ! chère... bien chère... —s'écria la bonne Sally. —Que faut-il vous dire ? Et que puis-je faire ? Ne parlez pas de prière, au moins... Nos prières ne doivent s'élever que vers notre Père à tous : on n'en adresse point à une pauvre fille comme moi. D'ailleurs je vais quitter l'Hospice ; je n'y resterai plus que six moi, jusqu'à ce qu'une autre jeune femme ait été mise au courant de mon service et soit prête à me remplacer. Je vais me marier, madame. Je ne serais pas sortie ce soir si mon Dick... c'est celui que je dois épouser... n'était malade. J'aiderai sa mère et sa sœur à le veiller cette nuit. Ne vous affligez pas si fort.

—Ah ! bonne Sally... chère Sally... vous êtes pleine d'espérance et depuis longtemps l'espérance s'est éteinte devant mes yeux. La vie s'offre à vous belle et paisible, vous deviendrez une femme respectée et sans doute une tendre et orgueilleuse mère. Vous êtes une femme aimante et vivante... Et moi, il faut que je meure !... Ecoutez, écoutez-moi, je vous en prie.

—Mon Dieu ! —s'écria Sally, —que dois-je donc faire ? Je vous ai dit que j'étais sur le point de me marier, afin de vous faire mieux comprendre que j'allais quitter cette maison et que je ne pouvais vous être d'aucun secours, pauvre femme !

—Sally, ma bonne Sally, ce n'est point dans l'avenir que je vous demande de m'aider, oh ! non, ce n'est pas dans l'avenir. Ma prière ne regarde que le passé, je n'attends de vous que deux mots.

Là, —s'écria Sally, —voilà qui va de mal en pire. Si je ne comprenais pas quels sont ces deux mots que vous voulez savoir...

—Vous le comprenez, Sally. Quels sont les noms que l'on a donnés à mon pauvre baby ?... Quels sont ces noms ? Je ne vous en demande pas davantage ; j'ai lu la règle de la maison. Il a été baptisé dans la chapelle et enregistré dans le grand-livre. C'était Lundi soir... Comment l'a-t-on appelé ?

Elle se mit à genoux devant Sally, —à genoux dans la boue épaisse de cette petite rue déserte et sans issue qui conduisait aux jardins de l'Hospice ; elle se serait roulée sur le pavé dans la véhémence et la folie de son désespoir, si la bonne Sally ne l'eût relevée.

—Oh ! non... non !... —s'écria cette chère fille, —vous me donnez envie de faire une bonne action. Laissez-moi regarder encore votre jolie figure ; mettez vos mains dans les miennes. Jurez-moi que vous ne me demanderez rien de plus que ces deux mots.

—Jamais... jamais je ne vous demanderai autre chose.

—Et si je les dis, ces noms, vous n'en ferez pas un mauvais usage ? Vous ne ferez pas tourner contre moi cette révélation que la règle de l'hospice nous défend, sous les peines les plus sévères ?

—Jamais !... Jamais !

—Walter Wilding.

—Walter Wilding, —répéta la pauvre femme, comme pour graver à jamais ces noms dans sa mémoire. —Mon enfant ! mon pauvre enfant !

Puis, elle jeta sa tête sur le sein de la jeune fille, la tint un moment embrassée et murmura une bénédiction fervente.

—Embrassez-le pour moi ! —fit elle.

Et elle disparut.

## CHAPITRE II

### L'HOSPICE DES ENFANTS TROUVÉS

Douze ans se sont écoulés.

Entrons à l'hospice des enfants trouvés, par une belle après-midi de dimanche, le jour où les visiteurs sont admis dans l'intérieur de l'établissement.

Il est une heure et demie de l'après-midi. Le service est fini dans la chapelle ; et les Enfants Trouvés sont à dîner.